

L'atelier de Carole Texier

Ou la chambre d'amis

Maxime Préaud



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/estampe/544>

DOI : 10.4000/estampe.544

ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2016

Pagination : 62-69

ISSN : 0029-4888

Référence électronique

Maxime Préaud, « L'atelier de Carole Texier », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 254 | 2016, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 07 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/544> ; DOI : 10.4000/estampe.544



La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

L'ATELIER DE CAROLE TEXIER OU LA CHAMBRE D'AMIS

Maxime Préaud

Au fond du XVII^e arrondissement de Paris, c'est un bel immeuble d'avant la folie triste des parallélépipèdes, bâti par « D. Évrard, architecte », en 1895, comme le précise une plaque en bas-relief. Carole Texier a son appartement au quatrième étage. Il est très calme, le silence seulement troublé parfois par les piétinements des gens du dessus. On ne dira jamais assez la bonne influence de la moquette sur les relations entre voisins.

Sur les murs de la salle de séjour que je ne fais que traverser, des cadres montrent des estampes de l'artiste et de certains de ses amis graveurs. Il y en a aussi dans des cartons posés à terre. Juste après le samovar placé sur une commode, on entre à droite dans la chambre d'amis. C'est là, dans cette petite pièce, qu'elle a installé son atelier. Ses amis ont intérêt à prévenir de leur arrivée longtemps à l'avance, qu'elle ait le loisir de ranger. Une fenêtre unique donne sur le nord. Elle a installé sa table à dessin devant, ce qui lui permet de recevoir la lumière réverbérée par la blancheur du bâtiment d'en face, de l'autre côté de la cour intérieure, tourné vers le sud. L'éclat en est tempéré par une feuille de calque tendue sur un châssis. Le soir, une belle lampe articulée des années 1930 remplace le reflet du soleil.

Le plateau de la table n'est pas incliné, Carole travaille à plat, le nez sur sa plaque de cuivre parce qu'elle est myope et voit très bien de près. Comme elle ne portait pas de lunettes quand je suis venu, le 27 janvier 2016 après-midi, je ne suis pas certain qu'elle m'ait bien vu. On ne dira jamais assez l'importance des lunettes ou de leur absence sur les relations humaines¹. Mais elle portait peut-être des lentilles. Elle pose ses cuivres sur une plaque de verre, que les mouvements tournants qu'elle donne au métal, burin oblige, dépolissent à l'usage, elle travaille sans coussin.

Elle s'assied sur un tabouret du genre des sièges de tracteur, en métal avec des trous, mais redessiné pour la ville, à hauteur réglable. Elle en avait vu un comme ça chez Louis-René Berge qu'elle était allée consulter à ses débuts, et a trouvé celui-ci dans une brocante.

La table est bien encombrée. À gauche, une première trousse renferme ses burins, qu'elle emmanche, coude et affûte elle-même sur une pierre qui baigne dans du pétrole désaromatisé à l'intérieur d'une boîte en plastique posée au coin. Elle achète ses lames chez Pouget-Pellerin, rue de Montmorency, à Paris dans le III^e. Ce sont des burins venant de Vallorbe, en Suisse, que selon elle on a besoin d'affûter moins souvent que

1. J'ai abordé cette intéressante question dans « Lunettes pour les curieux », *Revue de la Bibliothèque nationale de France*, n° 31, 2009, p. 21-25.



III. 1. Vue de l'atelier. Cliché M. Préaud.

d'autres (que je ne nommerai pas). Mais elle est obligée de recouper les manches, fournis en poires entières, alors qu'elle veut des demi-poires ; elle envisage de s'en faire faire en buis par un tourneur.

Puis je vois une télécommande pour l'appareil à musique qui est installé sur le dossier du canapé, à gauche de la table ; une règle plate en métal ; une paire de ciseaux à bouts arrondis ; une loupe qu'elle n'utilise pas. Un étui en plastique contient des feutres qui lui servent pour porter des corrections sur sa plaque en cours de travail ; mais ses dessins sont faits autrement, généralement à l'encre de Chine sur papier ; elle les photocopie, puis les reporte sur son cuivre avec de l'acétone. Une deuxième trousse est pleine de crayons et de stylos à bille, une troisième contient des feutres, une quatrième un scalpel pour faire des découpages, une cinquième est vide. Des bols en bois japonais contiennent encore d'autres outils : grattoirs, ébarboirs, échoppes, burins, ciseaux japonais pour la gravure en bois. (Je suis épaté par la quantité d'outils que l'on rencontre chez certains graveurs² ; moi qui utilise la même pointe pour l'eau-forte et les mêmes trois lames pour le lino depuis près de quarante ans, je me sens bête.)

Il y a une petite boîte en bois laqué, souvenir de Russie, sur le couvercle de laquelle est peinte une jeune femme buvant du thé tiré d'un samovar tout à fait semblable à celui que j'ai aperçu dans la salle de séjour et dont elle est très fière car c'est une antiquité d'avant la révolution d'Octobre. La boîte est un cadeau qui lui a été fait à l'occasion de son départ de Moscou. Avant d'être graveur³, Carole travaillait pour

2. Pour l'instant, record détenu par François Maréchal, cf. M. Préaud, « Kaos ou L'atelier de François Maréchal », *Nouvelles de l'estampe*, n° 238 (Printemps 2012), p. 57-63.

3. Carole Texier est une ardente féministe. Elle est pour la féminisation des mots injustement réservés aux hommes jusqu'à nos jours. Elle approuve la manière dont Christine Gendre-Bergère a naguère intitulé son propre travail, *Les GraveurEs*.



III. 2. Carole Texier, *Sevilla*, burin, 30 x 18 cm.

III. 3 (à droite). Carole Texier, *Sevilla*, burin, 30 x 18 cm.

une entreprise de cosmétique, qui l'avait envoyée en Russie pour en développer le marquettigne⁴. Cela se passait du temps d'Eltsine. Elle y est restée plus de quatre années.

C'est une voyageuse. Auparavant, elle avait étudié en Allemagne, en Angleterre, et elle se rend très souvent à Séville, où elle se sent bien, où elle aime dessiner à la terrasse des cafés, où les pénitents de la semaine sainte l'ont beaucoup inspirée ; elle en fréquente aussi la fraîcheur des églises, travaillant en ce moment à une suite des différents crucifix qu'on y rencontre.

La boîte russe abrite des petits tortillons de cuivre pour la plupart produits par un outil qui se trouve aussi sur la table et dont j'ignorais l'existence jusqu'à ce jour, qui s'appelle un ébavureur, pour ébavurer⁵, c'est-à-dire en quelque sorte biseauter les bords du cuivre. On s'en sert un peu comme d'un économe pour les pommes de terre.

Il y a encore un petit flacon d'encre de Chine noire, elle dessine avec le compte-gouttes ; un rouleau de scotch qu'elle emploie à masquer les parties du cuivre sur lesquelles elle n'est pas en train de travailler, afin d'éviter de les érailler ; une bombe de fixatif pour crayon, qui n'est pas rangée à la bonne place ; une bougie parfumée dans son bocal, qu'elle n'allume jamais de peur de mettre le feu à son calque écran ; un petit flacon de pétrole, dont elle utilise quelques gouttes lorsqu'elle brunit sa plaque en cas d'accident ; une pelote de fine ficelle ; un cutter ; une pince à épiler, pour enlever les fragments de papier demeurés après le report des dessins à l'acétone ; d'autres burins encore ; une plaque de cuivre dans laquelle Carole teste

4. Si on peut écrire « graveure », je ne vois pas pourquoi je n'écrirais pas « marquettigne ».

5. Il ne semble pas qu'on s'en serve dans la police ni dans la gendarmerie.

l'affûtage de ses outils ; un petit paquet de post-it ; une boîte en métal léger de « sardines en chocolat » dans laquelle elle range les petites plaques qui lui ont servi à faire les cartes de vœux de ces dernières années ; une lime pour figoler les biseaux ; une autre paire de ciseaux, ceux-ci très pointus.

Pour soutenir la traverse basse de la table à dessin, sur laquelle elle pose ses pieds quand elle travaille, elle a entassé quelques livres : un des tomes de la *Rubrique-à-brac* de Gotlib, un volume rassemblant des couvertures de *Charlie Hebdo* avec des dédicaces pour elle dessinées par Tignous, Honoré et Luz, un énorme volume de papier blanc de chez IDEAT, cartonné, sur lequel Carole n'a pas encore osé dessiner, le catalogue de l'œuvre d'Odilon Redon, le catalogue d'une exposition Rembrandt au Petit-Palais en 2007.

Justement c'est au Petit-Palais que Carole a commencé la gravure, en 2010, dans l'atelier qu'y dirigeait alors Anne-Catherine Charbonnier, qui était une excellente pédagogue et dont elle garde un bon souvenir. Elle est allée ensuite à Chaville, où, me dit-elle, elle a vraiment appris le burin avec André Bongibault, qui est le « créateur [en 1977] et l'âme » de l'atelier de gravure, aujourd'hui, depuis 1998, association dénommée L'Estampe de Chaville⁶.

*

En entrant dans la chambre d'amis, tout de suite à gauche, sur une chaise, une plaque de linoléum qui doit être gravée à plusieurs mains de l'atelier de Chaville mais dont elle n'a pas encore fait sa part. Puis un grand et beau meuble en bois à tiroirs (en réalité deux fois six tiroirs superposés), à l'origine destiné au rangement de dossiers administratifs, qui vient de la mairie d'Ornans (Doubs), et que Carole a racheté à une artiste sur Le bon coin ; elle y range ses estampes et son papier jusqu'au grand aigle (75 x 106).



6. 934, avenue Roger-Salengro 92370 Chaville. Voir *30 ans de gravure à Chaville*, Chaville, L'Estampe de Chaville, 2007.



III. 4. Vue de l'atelier. Cl. M. Préaud.

III. 5 (à droite). Carole Texier, *Silencio*, bois, 56 x 38 cm.

Appuyés contre ce meuble, sur le plancher, une plaque de coupe « Créat'AIRPLAC » de couleur bleue, et des cartons à dessins, dans l'un desquels sont des papiers d'emballage d'oranges et de mandarines qu'elle a utilisés en appliqués pour un album-livre de cuisine, intitulé *Recettes estampillées*, réalisé collectivement en 2015 à l'atelier de Chaville sous la direction d'Hélène Baumel ; le produit de la vente de l'ouvrage avait aidé à payer le loyer dudit atelier, dans lequel Carole imprime ses plaques, elle n'a pas de presse personnelle.

Puis un canapé plus ou moins kaki, sur le dossier duquel s'allonge une grande boîte en carton marquée « FRAGILE » dans laquelle s'enroulent des estampes de grand format, tirées des bois que l'artiste avait fait imprimer à la Métairie Bruyère avant de les exposer à la dernière biennale de Saint-Maur, *Traces*, en 2015. Il s'agit de visions de la semaine sainte de Séville. Au-dessus, un rouleau de papier coréen pour faire des appliqués. Et à côté l'appareil pour écouter de la musique à partir de l'ordinateur.

Sur les coussins mêmes du canapé, dans le plus grand désordre, des photocopies de dessins, des plaquettes d'expositions, les *Créatures hypothétiques* de Léopold Chauveau (Carole aime les monstres gentils), une boîte de chocolats « Reblochon » remplie de burins inutilisés, une trousse avec des outils pour la gravure en bois, un carnet de dessins.

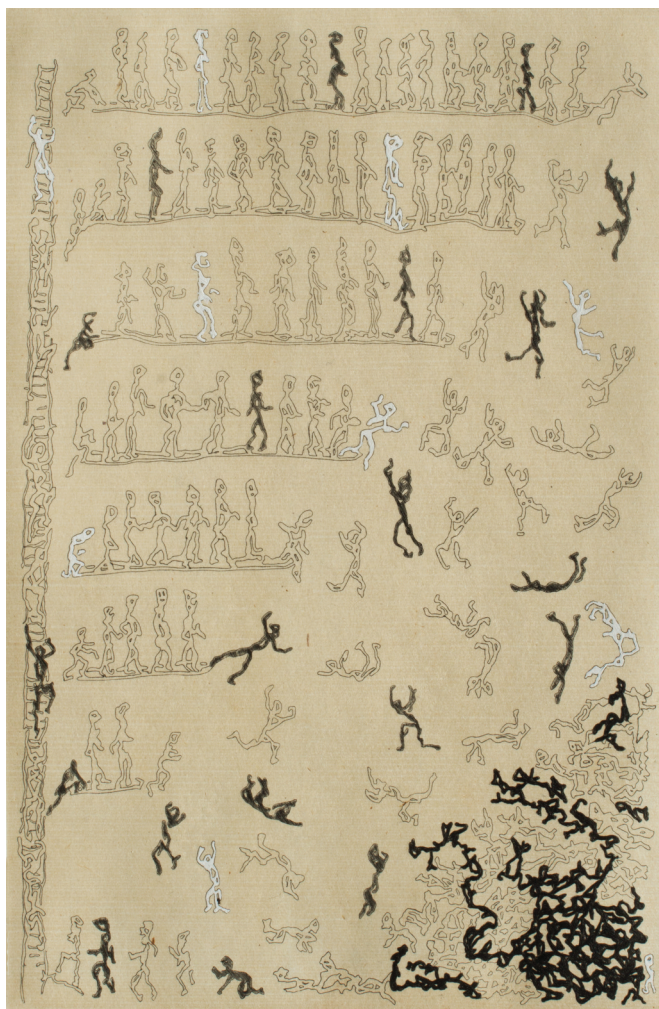
Entre le canapé et l'armoire à glace qui vient de la maison des grands-parents et qui renferme surtout des papiers (me dit-elle, car on ne peut en ouvrir la porte à cause de l'encombrement), on trouve un sac avec des planches de bois, des cadres emballés, des cartons pour solidifier des envois d'estampes, des boîtes en bois ; l'une de ces dernières contient des plumes d'oiseaux parmi lesquelles une plume de pintade dont Carole a fait une gravure et qu'elle regarde toujours avec beaucoup d'affection, les épreuves rapprochent.



De l'autre côté de la table à dessin dont j'ai déjà parlé, il y a des étagères sur lesquelles s'entassent, dans le bas, des papiers, des blocs de dessins, de vieilles photographies, des pastels, des feutres ; à la bonne hauteur et à portée de main les produits pour la gravure comme du Miror, du vernis ; au-dessus, des pinceaux, des grues d'Hiroshima en origami ; tout en haut, un groupe de grands santons de Provence hérités de la famille et un mannequin articulé pour artistes.

Puis, le long du mur, des rouleaux de papier, une table de nuit chargée de tout un tas de trucs, outils, équerre de menuisier en métal, gants blancs pour ne pas salir les livres à estampes, bouchons de liège tout neufs de Saint-Émilion grand cru château Gaillard 2006 pour y planter les burins afin de les protéger, et même, chose extraordinaire, un exemplaire du numéro 238 des *Nouvelles de l'estampe*. À terre, un flacon d'essence F, un autre d'acétone, une bouteille d'Évian presque vide et divers objets. Sur la cheminée en marbre rouge surmontée d'une grande glace Second Empire venue des grands-parents, sont alignés vingt-deux volumes de la collection Nelson⁷, quelques sculptures en chêne calciné

7. Pour les rares personnes qui ne connaîtraient pas la collection Nelson, je renvoie à l'article très complet de Wikipedia. Pour avoir la collection au complet, il faut compter 451 volumes.



III. 6. Carole Texier, *Humains 1*, burin rehaussé, 27 x 17 cm.

et ciré représentant des pénitents sévillans, des piles de plaques de cuivre travaillées et non travaillées. Appuyé contre l'âtre, dans un cadre, une estampe de son livre *Nazarenos de Sevilla*,

illustré uniquement de gravures en bois, imprimé chez Dutrou à la Métairie en 2015. Les images, en noir, veulent représenter le défilé dans les rues de la capitale andalouse des différentes confréries de pénitents, à l'occasion de la semaine sainte, et il est vrai que toutes ces cagoules sombres pointées vers le ciel forment un beau sujet graphique. Ce spectacle influe suffisamment sur son travail pour que nombre des figures que grave Carole Texier soient verticalement étirées.

Suivent d'autres cadres, dans un desquels un souvenir de Moscou fait d'images russes assemblées. Puis une petite table genre chinois, venue elle aussi de chez les grands-parents, chargée de différentes choses, et, au-dessous, des outils, une boîte en plastique avec des vis de toutes sortes, puis un aspirateur Électrolux en panne, un séchoir à linge replié. Sur le mur au-dessus, dans un cadre, un portrait de l'artiste daté du 31 juillet 2003, apparemment à l'acrylique sur toile, signé Jean-Bernard Lalanne, qui n'est pas un inconnu.

J'aperçois dans le couloir une presse de notaire, et, à côté, les rayonnages d'une bibliothèque. Elle est relativement bien rangée (mieux que la mienne en tout cas). Deux colonnes sont réservées à la musique : principalement des disques compacts de flamenco, ce qui n'est pas surprenant, mais aussi, entre autres, Leonard Cohen et Ella Fitzgerald. Les livres sont à peu près classés par thème : une bonne part de romans russes, Dostoïevski, qu'elle lit moins maintenant, Tolstoï – le *Guerre et Paix* en poche commence

à s'user parce qu'il lui arrive de le relire (ce qui prouve que Carole n'a pas de patience que pour le burin) – Tourgueniev, Nabokov. Il y a aussi des Arabes, comme Naguib Mahfouz, par exemple. Puis il y a plusieurs rayons de romans policiers : Henning Mankell, Fred Vargas, Alexandra Marinina et bien d'autres. Il n'y a pas que des livres de poche : sur les étagères du bas on trouve des livres sur l'art, et des coups de cœur comme cette édition du manuscrit de *L'Écume des jours* que Boris Vian avait rédigé au verso de formulaires de l'AFNOR où il travaillait⁸.

Mon œil tombe sur le *Traité du burin* d'Albert Flocon, excellente lecture, dans la réédition légère de 1982. Mais Carole possède aussi l'édition originale de 1952, exemplaire n° 109, non relié, sous cartonnage. C'est l'autre, toutefois, qu'elle emporte souvent avec elle dans ses voyages. Flocon sur la Sierra Nevada, cela me fait plaisir d'y penser, il devrait se sentir chez lui dans les neiges éternelles, s'il y en a encore là-bas.

III. 7. Carole Texier, *Nazarenos de Sevilla*, livre.



8. Éd. Les Saints Pères, 1999.